



CONFIDENTIEL

R.P. No 26/91 - PI/GA

Moscou, le 1er juillet 1991

Trouver enfin sa place d'immense pays normal

(Rapport de fin de mission: Moscou 1987-1991)

Lorsque, au cours de ma mission, il m'arrivait de dire: "L'Allemand doute de ce qu'il est, mais ne doute pas de ce qu'il fait; l'Italien doute de ce qu'il fait, mais ne doute pas de ce qu'il est", le Russe qui m'entendait s'écriait: "Mon Dieu, le Russe, lui, doute et de ce qu'il est et de ce qu'il fait!"

Les quatre années que je viens de passer à Moscou, quatre années de "perestrojka" chaotique, n'ont fait qu'aggraver, je crois, ce sentiment d'impuissance du Russe et ces doutes existentiels. Au départ, le Russe est plus socratique que cartésien: je sais que je ne sais rien. Il se méfie de l'intelligence trop sûre d'elle. Il sait et sent, surtout, que l'immense pays qu'il habite, trop grand, incontrôlable, n'est souvent qu'une pétaudière, où les nouvelles et les ordres n'arrivent qu'avec retard (il a fallu dix jours pour que l'on dépouille tous les bulletins de vote de l'élection du 12 juin, pour savoir par quel nombre de voix M. El'cin avait été nommé président de la Fédération russe). Il sent et sait aussi qu'une telle immensité de territoire peut justifier qu'un gouvernement soit fort. Il s'y attend même (le 21 mars 1991, lors d'une démonstration pro-El'cin, les dirigeants, inquiets qu'on puisse les déloger du Kremlin, avaient mobilisé 50'000 soldats, contre 50'000 manifestants, un soldat par manifestant, sans que cette circonstance soit jugée par trop incroyabile).

Le fait d'habiter un pays ainsi constitué affligeait Gogol': "O Russie! Russie! Des lointains merveilleux où je réside, je t'aperçois pauvre terre rude et inhospitalière, où nulle merveille de l'art ne vient s'ajouter à celles de la nature pour égayer ou effrayer le regard... La solitude dans l'uniformité, voilà ce que tu offres partout; points imperceptibles tes villes basses se confondent avec les plaines." (Les Ames Mortes)

Et Puškin, lisant Gogol', s'écriait: "Dieu, que notre Russie est triste!"

* * *

Un regard sur l'Union soviétique, qui se veut impartial, un esprit que l'on prie d'aligner ses raisons d'inquiétude et d'espoir, ne peuvent pas ne pas exprimer aujourd'hui les craintes les plus vives pour l'avenir immédiat. Un Empire, tenu pendant plus de 70 ans d'une

./.

Dodis



- 2 -

main de fer, se disloque. Des Républiques, comme les Républiques baltes intégrées de force, contre le droit, se déclarent indépendantes et refusent d'obtempérer à tout ordre de Moscou: des Républiques comme celles du Caucase, la Géorgie, l'Azerbaïdjan et l'Arménie, déçues de l'ordre communiste russe, se tournent vers la Turquie. (Mon collègue turc voit dans cet intérêt le point de départ de ses tâches les plus intéressantes. Un diplomate turc, que la BBC interviewait à Ankara récemment, constatait que chacune de ces républiques envoie déjà une délégation par mois en Turquie.) La Russie, spectaculairement, en élisant Boris El'cin à sa présidence le 12 juin, rejette le communisme et s'élève contre le centre qui veut sauver le communisme. (Le 12 juin passera, sans doute, à l'histoire comme la grande réponse au 7 novembre 1917, lorsque la Russie s'embarqua dans l'aventure d'imposer le communisme au monde et à elle-même.)

Le système politique, économique et culturel voulu par les communistes s'effondre, sans qu'il soit remplacé par quoi que ce soit, sinon le sauve-qui-peut général. Les Républiques n'obéissent plus aux ordres du centre, les oukazes du centre, de M. Gorbaçev, restent lettre morte. Les Républiques n'alimentant plus le budget central, le centre n'est plus en mesure de payer ses dettes (sur le milliard de francs de nos exportations vers l'URSS 322 millions sont impayés et, nous dit-on, le resteront pendant une année ou deux ans. Le négociateur affolé d'un prêt à l'URSS disait hier à mon conseiller économique: "Si le gouvernement suisse ne nous ouvre pas un crédit de 1,1 mia. de francs, il peut renoncer à ses relations économiques avec nous." (sic!))

La production industrielle, la production agricole baissent, le chômage augmente. Nous venons de vivre un exercice pratique de "vide du pouvoir" avec la tournée du "Schauspielhaus" de Zurich. La troupe arrive le 24 juin à Moscou. Elle est conduite à la gare de Riga, afin d'être à même de donner son premier spectacle en Lettonie le 26. Le train n'a plus les places achetées et réservées pour les comédiens de Zurich, parce qu'elles ont été vendues et réservées à double et que les premiers occupants refusent de les céder. On replie le "Schauspielhaus" sur l'hôtel Rossija, l'immense hôtel que les Moscovites appellent "l'hippopotame", où l'on se déclare incapable d'héberger la troupe, que l'on envoie ensuite, au milieu de la nuit, à l'hôtel Ostankino, un hôtel assez sordide, où descendent notamment les trafiquants du Caucase. Il est évidemment impossible d'y manger la moindre chose. Je m'y rends le 25 à 12h et m'efforce de calmer une troupe aux nerfs à fleurs de peau. Je réserve un vol Swissair pour Zurich pour le cas où on ne trouverait pas de charter pour Riga (plusieurs acteurs, effondrés, crient qu'il se refusent à monter désormais dans un train). J'annonce cependant qu'un charter pourra être trouvé, d'après ce qu'on me dit, et qu'au paravant une dame de l'Union théâtrale arrivera de son bureau à l'hôtel Ostankino pour y commander un déjeuner. C'est trop optimiste. Il n'y aura pas plus de déjeuner qu'il n'y a eu de petit déjeuner, parce que l'hôtel Ostankino n'a absolument rien à offrir...

J'arrête ici cette description de ce qui peut être le cauchemar de la vie quotidienne en URSS, parce qu'elle suffit à l'épouvante et qu'elle n'a pas de raison de ne pas se poursuivre.

./.

- 3 -

J'ai eu l'occasion, au cours de ma mission, de vous signaler l'abattement d'un peuple sur la tête duquel s'écroule un système brutal. Les artistes, les scientifiques, les minorités discriminées s'enfuient. Ceux qui restent sont frappés par la fatalité qui s'acharne sur leur pays. Six ans de perestrojka ont empiré l'état de la nation. Il est prévisible que cette détérioration s'aggravera, que les Républiques quitteront l'Union (il est souhaitable qu'elles le fassent, à mon avis, pour établir ensuite entre elles un nouveau type de liens, peut-être, si l'horreur du communisme leur en fait voir l'intérêt et leur en donne encore l'envie).

* * *

A longue échéance toutefois, je crois que l'Union soviétique ou disons les Républiques qui la composent, se relèveront. Je constate d'abord que les premières réformes économiques, celles de M. Gorbačëv sur les coopératives ou les entreprises mixtes, tant décrites, parce que leurs effets sont aussi négatifs que positifs, ne sont pas entièrement rejetales. Ainsi les coopératives, qui ont permis aux mafias les plus éhontées de se constituer, ont aussi donné à des milliers de Soviétiques le sens et le goût des affaires. Les entreprises mixtes n'ont amélioré qu'en doses infinitésimales la production industrielle ou les services, mais elles ont ouvert les yeux de milliers de Soviétiques sur la production industrielle et les services du monde extérieur. Un parlementaire soviétique, Nikolaj Travkin, a passé à la légende de ces années de perestrojka pour la colère qui l'a saisi lorsqu'il a vu les étalages de Stockholm: "On nous a menti! On nous a parlé d'enfer capitaliste et ces gens vivent comme des dieux!"

Comme, d'autre part, la liberté revenant, des habitudes de critique et d'initiatives se sont développées, certaines structures nouvelles se sont mises en place, presque naturellement. Le premier congrès de l'Union (2250 députés) a encore été élu grâce à des dosages peu démocratiques voulus par les communistes. Mais le parlement russe, plusieurs parlements républicains, puis, le 12 juin de cette année, M. El'cin, ont été élus à la faveur d'élections libres. Les Soviétiques s'expriment librement sans risquer la Sibérie, ni même plus que tout Suisse qui s'exprime librement. Ils jouissent d'une assez grande liberté de religion. La liberté d'édition a été admise, malgré de nombreuses chicanes administratives, assez rapidement, au point que non seulement Sol'zhenicyn est connu, mais que toutes les dissidences, même la pornographie, ont pignon sur rue. Puis la Russie, sans parler des Républiques baltes, avait, dès la fin du siècle passé et jusqu'à la Révolution, prouvé qu'elle pouvait s'industrialiser avec succès. Les industriels de cette époque, les Morozov, les Tret'jakov, les Ščukin n'ont rien à envier à leurs homologues de Cleveland ou du Texas. C'est un gage pour l'avenir. Ce miracle industriel, dans des conditions de liberté, pourra se reproduire.

* * *

./.

A la télévision d'Etat, qui est la télévision de la vérité vue par M. Gorbačëv (son directeur Kravčenko ne s'en cache pas: "Je fais la télévision qui plaît à ceux qui me paient.") s'est jointe une télévision de la Fédération russe, le 13 mai dernier. Une télévision ouvertement démocratique, corrosive, critique de M. Gorbačëv, parce que, jusqu'à la victoire de M. El'cin, il voyait dans les démocrates les ennemis à éloigner. Cette télévision russe a choisi comme indicatif les trois chevaux piaffant et hennissant de la troïka de Gogol', qui s'élance vers l'espace. ("Et toi, Russie, ne voles-tu pas comme une ardente troïka qu'on ne saurait distancer? Que signifie cette course effrénée qui inspire l'effroi? Où cours-tu? Réponds. - Pas de réponse." (Les Ames Mortes)

Le Russe, comme l'observateur étranger qui se pose cette question ("Où cours-tu?"), est partagé entre deux sentiments: celui de dire, comme les Russes convaincus, tout au long de leur histoire, d'Ivan le Terrible à Čadaev et de Čadaev aux jeunes journalistes libéraux d'aujourd'hui, que la Russie a raté son destin, que la Russie n'a pas de chance de s'en sortir. ("Nous sommes un peuple exceptionnel. Nous faisons partie des nations qui semblent ne pas entrer dans le compte de l'humanité, mais qui n'existent que pour donner au monde une importante leçon." (Čadaev, Lettres philosophiques, 1829)

Celui de dire ensuite qu'un pays qui a "raté son destin", qui a souffert en ce siècle d'une manière aussi cruelle, devait avoir quelque témoignage à offrir, quelque rôle à jouer, quelque preuve à fournir. Un jeune metteur en scène, Karen Šachnazarov, que l'on interviewait récemment sur le sens de son dernier film, "Le Régicide", estimait impossible de connaître et d'expliquer toute l'histoire russe avec les seuls moyens de la raison, que d'autres voies sont plus adaptées, "la mystique, peut-être". Nous sommes là à quelques pas du messianisme russe. Si, donc, selon les lois de l'énergie, le ratage de la Russie n'a pas été inutile, il est allé, selon les Russes, servir d'autres peuples, d'autres continents.

Frappé par l'insouciance, la légèreté de certaines sociétés occidentales, je me demande parfois si la Russie n'a pas pour mission d'abord, politiquement, intellectuellement, spirituellement, de nous mettre à l'écoute de son histoire terrible. Comme la Russie a donné à la littérature mondiale quelques-uns de ses chantres les plus visionnaires, je concevrais assez bien qu'elle ait son rôle à jouer dans l'organisation d'un 21e siècle désidéologisé, rôle de garde-fou, de phare et de guide, lorsqu'il le faudra. N'est-elle pas, de toutes les nations, celle qui a vu l'Hydre au fond des yeux, le plus longtemps et le plus douloureusement? Cela ne devrait pas empêcher que la Russie retrouve un jour, encore lointain certes, ses immenses richesses, les fasse fructifier et trouve enfin sa place d'immense pays normal.

- 5 -

Arkadij Murašov, proche de M. El'cin, disait récemment dans une interview à "Il Giornale": "Je ne parle pas d'arriver aux niveaux suisses ou allemands, que nous n'atteindrons même pas en cent ans. Je parle du niveau du Portugal, du Brésil ou de la Corée."

L'Ambassadeur de Suisse

F. Pianca.

(F. Pianca)

Copie à:

- M. le Secrétaire d'Etat F. Blankart, OFAEE
- M. l'Ambassadeur S. Arioli, OFAEE